

## DURUELO

28 novembre 2018

Aujourd'hui il y a 450 ans depuis le début de la première communauté de Carmes Déchaux à Duruelo. La fondation, comme nous le savons, dura très peu, et peut être considérée comme une première tentative de fonder une vie carmélitano-thérésienne masculine, ayant encore besoin de beaucoup de corrections et d'ajustements. En ce sens, on ne peut pas mettre sur le même pied d'égalité la fondation du monastère de San Jose d'Avila, plus robuste, bien enracinée depuis le début, et la petite pousse de Duruelo, à la recherche d'une identité et d'un terrain favorable à sa croissance. L'histoire des carmes déchaux a commencé ainsi et reste peut être toujours caractérisée par cette marque du provisoire et de l'inquiétude : nous sommes exilés, en chemin vers une patrie, que nous ne portons pas sur nos épaules mais qui est plutôt devant nous. Reconnaissons-le : il n'est pas facile de vivre dans une tension constante, il n'est pas facile de traverser le désert avec toutes les fatigues, dangers et tentations que cela comporte, seulement guidés par la promesse d'une terre où nous pourrions habiter d'une manière permanente.

Et cependant, en prononçant ces mots, survient dans mon esprit une sorte de consolation : n'est-ce pas précisément l'expérience de notre père et frère Jean de la Croix ? S'il est vrai que nous ne pouvons pas compter sur un endroit et sur une histoire « enchantée », il ne nous manque pas cependant une âme, un visage, un charisme sur lequel nous pouvons nous retrouver et nous fonder. J'oserais dire que l'histoire des carmes déchaux n'est pas tellement celle qui peut être reconstituée à partir des documents et des archives, mais plutôt celle d'un chemin pris en sortant dans la nuit, sans autre lumière que celle qui lui brûle dans le cœur, vers l'objet du désir, ou mieux : attiré par la force de Celui qui le désire et qui l'attend. C'est l'histoire d'une "*merveilleuse aventure*" où plus tu te perds, plus tu trouves ; plus tu t'éloignes, plus tu te rapproches ; moins tu es protagoniste de l'histoire, plus tu participes à l'Esprit de Dieu protagoniste de l'histoire.

Nous ne devrions pas nous étonner si à l'origine des Carmes Déchaux nous ne trouvons rien d'autre qu'un point sur une carte géographique, au milieu d'un grand vide, un rien qui dit que ce qui compte n'est pas là. Et alors cela n'a pas de sens de s'arrêter, il faut continuer à marcher, à chercher, à interroger et à s'interroger. C'est la difficulté de notre être de carmes déchaux, et celle-ci est notre véritable et profonde *descalcez*. Et combien de risques se cachent en elle ! Comme le peuple de l'Israël dans le désert, le chemin nous pèse, nous désirons être comme les autres peuples avec leurs divinités tranquillissantes, nous avons nostalgie de l'Egypte d'où nous sommes sortis, nous nous rebellons contre nos guides, nous méprisons les cadeaux avec lequel le Père nous soutient sur le chemin et, nous avons peur enfin d'entrer dans la terre promise.

Qui peut continuer dans cet exode ? Seulement celui qui a rencontré le Dieu vivant, seulement celui qui a fait l'expérience du feu qui ne se consume pas, de « la vive flamme d'amour ». A l'origine de notre chemin, il n'y a ni murs ni structures, seulement une flamme qui brille dans la nuit. C'était la flamme qui brûlait dans le cœur de Teresa et qui s'est aussi allumée dans le cœur de Jean au cours de cette rencontre bénite au monastère de Medina. C'est là que notre manière carmélitaine d'être a été conçue, fidèlement mais aussi différemment de ce que nous avons été jusque-là. Teresa, après

cinq ans de vie heureuse dans la communauté de San José, sent son cœur se dilater et entend la voix du Seigneur lui dire : « Attends un peu et tu verras de grandes choses » (F 1,7-8). Maintenant, sans qu'elle l'ait voulu, l'Esprit est en train de la lancer sur les flots de la grande mer de l'Église universelle. Et le petit et très jeune Jean de la Croix se laisse entraîner dans cette aventure, acceptant le risque d'une nouveauté qui devait humainement lui apparaître très fragile et insécurisante. Et cependant, il ne se laisse pas effrayer par des évaluations humaines et des raisonnements rationnels : il fait confiance à la parole de Dieu qu'il entend à travers la voix d'une femme experte et passionnée.

Et ainsi, ils ont commencé le chemin ensemble. Et c'est l'autre condition pour pouvoir affronter le chemin vers la terre promise : le parcourir ensemble. Peut-être si aujourd'hui encore, 450 ans après Duruelo, le but nous apparaît lointain, c'est parce que nous avons marché de façon trop solitaire, permettez-moi de le dire : d'une façon trop masculine et trop cléricale. Teresa doit avoir perçu ce risque, et pour cette raison elle a voulu emmener avec elle Jean à Valladolid pour qu'il expérimente le style de fraternité propre à ses communautés. Jean le vit, certainement il l'a compris et l'a fait sien. Mais a-t-il réussi à le transmettre aussi à ses frères ? L'époque n'était pas facile, comme l'histoire nous l'enseigne. Mais aujourd'hui, frères, dans le fait que nous soyons au milieu de difficultés, de tant de faiblesses et de fragilités, se trouve une grande opportunité pour nous. Aujourd'hui, après beaucoup d'expériences de chutes historiques et ecclésiales et après beaucoup d'expériences de grâce, il nous est donné de repartir non pas de la force, mais de la faiblesse, non pas de la puissance, mais de l'impuissance. Bénies soient notre faiblesse et notre impuissance si grâce à elles nous renonçons à notre autosuffisance et nous nous remettons entre les mains de nos frères ! Si nous arrêtons de nous défier les uns des autres, si nous commençons à nous parler et à nous connaître, alors nous arriverons à destination, cette destination que Duruelo nous indique comme une flèche, comme une indication qui oriente notre chemin. Nous repartirons d'ici avec l'unique équipement dont nous avons besoin pour le chemin : être frères, être déchaux, avoir comme sœur la Vierge Marie.

P. Saverio Cannistrà  
Préposé Général